



## Soirée inaugurale

Sandrine Bourguignon  
Cahors, le 29 juin 2017

### L'action de combattre

En cherchant la définition du mot « rencontre », j'ai découvert qu'historiquement, « rencontre » a d'abord voulu dire « aller à l'encontre ». Lorsque Rabelais écrivait de Gargantua qu'il était « hardi à la rencontre », cela signifiait qu'il était combattif. Avant cela, en 1234, la définition que l'on pouvait trouver du mot « rencontre » était « action de combattre ».

Pour ma part, c'est effectivement par le biais d'un combat que j'ai fait la rencontre de la psychanalyse et plus particulièrement de la psychothérapie institutionnelle \_ deux « pratiques » jugées non recommandables par la Haute Autorité de Santé depuis 2014 (du moins en matière d'autisme).

Nous étions le 2 décembre 2008 et un patient sorti sans permission d'un hôpital psychiatrique avait assassiné un étudiant dans la rue. Le Président de la République d'alors s'était invité à l'hôpital d'Antony et avait fait un discours qui promettait la mise en place d'un programme de renfermement et de contrôle, avant d'allouer un budget de 70 millions d'euros à la sécurisation des hôpitaux : grillages, caméras, chambre d'isolement, etc...

Une semaine plus tard, 39 professionnels de la psychiatrie se sont réunis et ont lancé un appel public intitulé « Contre la nuit sécuritaire ». Un mois après, deux mille personnes, dont moi, étaient présentes au meeting de ce qui allait devenir le Collectif des 39. Lors de ce meeting, des patients, des familles, des soignants, des artistes sont intervenus et se sont engagés contre la colonisation du soin par des pratiques gestionnaires et sécuritaires qui réduisent de plus en plus l'espace de la clinique, l'hospitalité et... les possibilités de rencontres.

J'étais alors écrivain et pour marquer mon engagement à cette « cause », j'ai écrit un roman à partir du discours sécuritaire du 2 décembre 2008 et je me suis inscrite en même temps à l'université pour reprendre des études et devenir malencontreusement... psychologue. Parce que j'avais vu quelques années plus tôt le film « La moindre des choses », sur la clinique de La Borde, j'ai effectué mes premiers stages dans cette institution et c'est ainsi que j'ai rencontré la psychothérapie institutionnelle. Je ne vais pas retracer ici l'histoire politique de la naissance et du combat pour la psychothérapie institutionnelle, depuis la guerre et les 45 000 patients morts de faim et de froid dans les hôpitaux psychiatriques mais si je devais en résumer les principes, je dirais qu'il s'agit d'une pratique qui implique l'engagement des soignants et des patients dans la vie quotidienne de l'institution. C'est en tout cas le but que Jean Oury, fondateur et directeur de la clinique de La Borde jusqu'à sa mort en 2014, donnait

à la vie quotidienne dans une institution, à savoir : « poser les conditions de possibilisation d'une rencontre », ce qu'il estimait être « la moindre des choses ».

La vie quotidienne serait donc une des conditions qui rendrait possible, ou non, la rencontre. Mais qu'est-ce que la vie quotidienne dans une institution, comment la penser, la travailler, la questionner ? Pas si facile. Jean Oury précisait : « La vie quotidienne, ce n'est pas ce que l'on croit habituellement. Ce n'est pas : on se lève, c'est l'heure de déjeuner, du coucher etc... C'est subtil et presque inatteignable (...) Ce qui est en question dans la vie quotidienne n'est de l'ordre ni du temps, ni de l'espace. Il s'agit du hors-temps, de l'attente au sens de *abwarten* et non du *erwarten*. »

Bon, là, je traduis pour les non germaniques : *l'erwarten* est l'attente de quelque chose alors que *l'abwarten* est « attente de rien ». Pour Jean Oury, la vie quotidienne, ce serait donc être dans l'attente... de rien. Ne rien attendre de l'autre, pas même la rencontre. Se contenter, si je puis dire, d'être là. Créer un cadre, une ambiance, un « bruit de fond » disait Jean Oury, qui permette à chacun d'être là. Marie Depussé, écrivaine qui a longtemps travaillé et vécu à La Borde, écrivait : « Il y a une façon de s'asseoir, au milieu des fous, près de la cheminée, en laissant aller son dos contre le dossier du fauteuil. Une certaine façon d'être bien. Prêt à accueillir ce qui vient sans se demander comment, avec un sourire ou une baffé, c'est selon. Sinon, il faut partir. ». Marie Depussé parlait ainsi d'une nécessaire *Gelassenheit*, c'est-à-dire une certaine *désinvolture de l'être* qui invite à la rencontre, sans la provoquer. Et puisqu'elle écrit qu'il faut être prêt à accueillir le sourire comme la baffé, je peux vous raconter comment, moi, j'ai su grâce à une giflé que j'avais rencontré une patiente.

Bérangère était arrivée à la clinique le même jour que moi, pour un séjour de « rupture » avec son lieu d'accueil habituel. Bérangère était catatonique, ce qui signifie grosso modo que son corps était raide, immobile et le matin quand je devais refaire son lit, nous étions trois à la soulever, quelques soient nos « manipulations », elle demeurait raide comme un morceau de bois, une statue en lévitation au-dessus du matelas. Mais elle avait aussi des périodes d'agitation, qui consistaient essentiellement à se donner des séries de gifles violentes avant de s'immobiliser à nouveau. Que ce soit dans l'immobilité ou la violence, Bérangère était dans l'opposition. Du moins c'est ainsi que j'interprétais les signaux qu'elle envoyait, car j'avais décidé que c'était des signaux qu'elle nous envoyait, elle disait quelque chose et pour moi, elle disait non. Il n'empêche que, pour une raison que j'ignore \_ peut-être parce que nous étions toutes les deux « étrangères » au lieu\_, je me suis immédiatement sentie à l'aise en sa présence, j'ai aimé, dès le premier jour, m'asseoir à son chevet en lisant le journal ou un bouquin, changer son lit, la nourrir à la petite cuiller sans que jamais elle ne me regarde, ne me parle ou ne me montre le moindre signe pour accepter ou refuser ma présence à ses côtés, sans même avoir la preuve qu'elle savait que j'étais auprès d'elle, ni même si elle se ressentait, elle-même, comme un être vivant. J'ai passé ainsi huit semaines auprès du corps de Bérangère. Tous les matins, de huit heures à midi. Sans rien faire. Sans rien attendre d'elle ou de moi-même. J'étais là et j'y étais bien. J'avais le *désir* d'être là. Et puis un jour, alors que Bérangère venait d'uriner dans ses draps et que je venais à peine de les changer, j'ai rouspété, et je l'ai prise par la main pour qu'elle se lève d'elle-même. Je ne voulais pas avoir encore une fois à « déranger » les autres pour qu'ils viennent porter son corps au-dessus du lit afin que je change les draps. J'étais en colère, énervée, lasse peut-être et je l'ai sans doute brusquée en la tirant par la main pour qu'elle se lève, elle qui ne s'était pas levée depuis plusieurs semaines. Ça s'est passé très vite et dans mon agacement, je n'ai pas vu venir... l'immense paire de gifles que je me suis reçue.

En tout cas, s'il y a eu rencontre à ce moment-là - et je le pense - on peut dire qu'elle s'est pour le moins faite... à mon encontre ! Quoiqu'il en soit, c'était la première fois depuis son arrivée que Bérangère donnait une gifle à quelqu'un d'autre qu'elle-même. Ça n'est pas rien, quelqu'un d'autre. C'est même un des présupposés à la rencontre : qu'il y ait quelqu'un, qu'il y ait un autre. Une adresse possible, et ce jour-là, Bérangère m'a en effet adressé quelque chose, en l'occurrence une gifle, dont j'ai accusé réception. J'ai d'ailleurs été tellement surprise par sa gifle que je me suis aussitôt mise à éclater de rire et... Bérangère aussi. Non seulement Bérangère a ri, mais aussi souple qu'une danseuse d'opéra, elle s'est alors levée de son lit, et elle m'a aidée à changer ses draps. A partir de ce jour-là, nous avons passé nos matinées à marcher dans le parc du château, sans échanger un mot, mais c'était toujours Bérangère qui guidait notre marche, me prenant par la main quand elle avait décidé de tourner à droite, ou à gauche. Je ne sais pas si près de dix ans plus tard, Bérangère se souvient de moi, mais moi je me souviens d'elle et de temps en temps, je prends de ses nouvelles. Elle n'est jamais retournée ni dans son lieu d'accueil ni en catatonie, et je sais qu'elle continue tous les matins de marcher autour du château de la clinique.

« Après, on n'est plus comme avant », c'est la définition que donne Jean Oury de la rencontre et il me semble que ni Bérangère, ni moi ne sommes plus comme avant depuis cette gifle. Jean Oury disait aussi que pour qu'une rencontre soit possible, il faut qu'il y ait de la surprise : « L'étonnement, c'est ce qui est requis pour travailler en psychiatrie ». En l'occurrence, j'ai pour le moins été surprise par sa gifle et elle a été surprise par ma réaction qui a été d'éclater de rire. Mais surtout, ce qui a permis notre rencontre, c'est qu'il y ait une institution qui m'ait autorisée, durant huit semaines, à ne rien faire aux côtés de Bérangère.

Je précise bien, il faut une *institution*, et non pas un établissement. Tosquelles a beaucoup insisté pour distinguer les deux : l'établissement est une création de l'Etat, dont il fixe les missions (et dont il décide, de plus en plus souvent, d'une méthode pour accomplir ses missions). L'Institution en revanche est la façon dont les professionnels, et les « bénéficiaires » habitent ces établissements.

Dans le contexte actuel, et dans les diverses institutions où je suis passée ces dernières années, j'ai rencontré davantage d'établissements que d'institutions. L'établissement établit des normes, des protocoles, des règles qui n'interdisent bien évidemment pas la rencontre, mais qui très souvent l'empêchent. L'établissement va en quelque sorte à l'encontre de la rencontre alors que l'institution (c'est-à-dire le fait d'habiter et d'interroger collectivement le lieu où l'on travaille) est précisément la condition (nécessaire bien que non suffisante) de la rencontre.

Il me semble donc qu'aujourd'hui, le combat (je vous rappelle que d'après le dictionnaire la rencontre est l'action de combattre) que doivent mener les professionnels du soin, les professionnels de l'accueil de « l'autre » en général, est d'œuvrer à *faire institution* à l'intérieur des établissements.

C'est précisément tout l'enjeu de la psychothérapie institutionnelle, et le sens de mon engagement à l'E.C.A.R.T. lotois.